

Leticia Nascimento

Le transféminisme

Genres et transidentités

Traduit du brésilien par
Paula Anacaona

Table des matières

Et ne puis-je pas être une femme ? Une introduction	7
Travesti ou transgenre ?	13
Le transféminisme : un défi aux féminismes	19
Le concept de genre et la pluralisation des sujettes du féminisme	45
Femmes transgenres et travestis : les no-sisters outsiders	63
Le concept de cisidentité et l'importance de l'autodétermination	85
La dépathologisation des transidentités	103
Les corporalités transgenres : l'autodétermination comme rébellion contre le CISTème	117
Les vies trans* comptent : les transféminicides sont aussi un combat féministe	147
Bibliographie	170

Titre original : *Transfeminismo*

©2021, Leticia Nascimento

©2022, Editions Anacaona pour la traduction française.

Photo de couverture : © Wilkerson Araujo

ISBN : 978-2-490297-17-7

Et ne puis-je pas être une femme ? Une introduction

Dans son discours historique de 1851, Sojourner Truth pose la question suivante : « Et ne suis-je pas une femme ? ». Cette question, qui déstabilise la conception homogène universelle de la femme, sera mon point de départ pour ma discussion sur le trans-féminisme.

Pour Sojourner Truth, les femmes noires vivent leurs féminités différemment des femmes blanches. Mais cette diversité d'expériences féminines gagne encore plus de poids lorsqu'elle est redimensionnée autour de la catégorie de genre. La question de savoir si nous, femmes transgenres, transsexuelles et travestis, sommes des femmes ou non, est un martèlement constant, un doute permanent produit par le non-encadrement de nos expériences au sein du CISTème¹ colonial moderne de genre.

Le terme *trans*^{*}, avec un astérisque, est utilisé pour inclure toute une série d'identités non-cisgenres : transsexuel·les, femmes transgenres, hommes transgenres, identités transmasculines, identités transféminines, et personnes non-binaires. Le terme *femmes trans* fait référence aux femmes transsexuelles et transgenres. Et même si *travesti* est généralement inclus dans l'appellation *trans*^{*}, je décide de le mentionner hors du terme parapluie, assumant ainsi une posture politique d'affirmation des identités travestis, cette identité de genre socialement marginalisée [*Voir chapitre suivant*].

1. Nous sommes nombreuses, parmi les intellectuelles décoloniales, à utiliser ce néologisme, *CISTème* (formé de *cisgenre* et de *système*) pour parler de ce système-monde imposé par la cisidentité et qui exclut les identités transgenres et travestis.



Nos réalités sont diverses, mais je crois pouvoir dire que beaucoup d'entre nous, femmes transgenres et travestis, avons eu notre enfance volée. La vigilance binaire des genres produit des violences constantes, et empêche les enfants trans* féminines d'avoir une enfance libre. Ces enfants ressentent un sentiment de non-appartenance au groupe socialement établi comme masculin – ou féminin, dans le cas des enfants trans* masculins. Par ailleurs, les *technologies de genre* – un ensemble de dispositifs linguistiques, juridiques, ou éducatifs qui produisent le genre, et nous entourent dans la contemporanéité – font circuler des discours qui compliquent l'identification des femmes transgenres et travestis comme *femmes*¹. Néanmoins, la performance de formes transgressives d'expérimentation des féminités reste possible².

Personnellement, en tant que travesti, j'ai eu dès l'enfance des expériences cruelles avec le machisme et le sexisme, qui entravaient mon pouvoir d'auto-définition puisque je ne me reconnaissais pas dans le rôle de genre masculin qui m'était imposé. Mais malgré les souffrances, j'ai toujours eu de petites parenthèses, plaisirs clandestins d'une enfance déviée : jouer à la poupée, défiler avec des robes artisanales, faire la roue, jouer à la dînette. Face aux normes de régulation de mon genre que je découvrais, mon en-

fance a été un laboratoire inventif d'autres corporalités genrées, c'est-à-dire d'autres façons de produire des corporalités et des genres. Car nous ne sommes pas naturellement genrés : il existe un processus de production de nos genres et de nos corps.

Pendant toute mon enfance et mon adolescence, période de découvertes, cette idée *Et ne suis-je pas une femme ?* a toujours été présente – autrement, et avec d'autres mots. La question était comme un rêve qui se répétait chaque nuit, un rêve désiré, qui prenait parfois la forme d'un cauchemar effrayant, menaçant, méprisant. Je vivais dans un lieu qui, pour beaucoup, était un *non-lieu* – mais c'était un monde qui n'appartenait qu'à moi. Pensant qu'il ne pouvait exister qu'une rive pour le genre masculin et une rive pour le genre féminin, je ne me retrouvais sur aucune rive du fleuve de la vie. J'ai finalement décidé de me glisser dans le fleuve, et de me laisser emporter jusqu'à pouvoir affronter les règles imposées.

Je reprends donc la provocation de Sojourner Truth, *Et ne suis-je pas une femme ?* et la réélabore. J'y insère le verbe *pouvoir* : *Et ne puis-je pas être une femme ?*, pour souligner l'existence de discours qui circulent socialement, y compris au sein du féminisme, et qui prétendent déterminer qui *peut* et qui *ne peut pas* être une femme³. Des discours qui insistent à considérer la femme dans une condition

1. LAURETIS (de), Teresa. *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film, and Fiction*. Bloomington : Indiana University Press, 1987.

2. LOURO, Guacira Lopes. *Um corpo estranho : ensaios sobre a sexualidade e teoria queer*. Belo Horizonte : Autêntica, 2004.

3. Une minorité de féministes soutiennent des positions transphobes. Elles sont « tellement enracinées dans l'essentialisme sexuel et le biologie qui en résulte qu'elles militent activement contre l'existence, l'égalité et/ou l'inclusion des personnes trans » (Cristan Williams). On les appelle parfois selon leur acronyme anglais, TERF (pour *Trans-exclusionary radical feminist*). (N.d.T.)

universelle et comme seule sujette du féminisme. Des discours qui, en adoptant un biais cissexiste, barrent l'entrée des femmes transgenres et travestis dans le féminisme.

Ainsi, m'inspirant d'autrices comme Djamila Ribeiro, Lélia Gonzalez, Grada Kilomba, Jaqueline Gomes de Jesus et Gayatri Spivak, pour ne citer qu'elles, j'affirme que le féminisme, et la société en général, doivent apprendre à écouter les expériences des *féminitudes* et des *féminités*¹ en prenant en compte la pluralité des femmes. Je parle à partir de mon expérience de femme travesti, noire, grosse, subalternisée par le racisme, le cissexisme et la grossophobie. J'écris à partir de ma chair, qui s'est formée au milieu de cris, de douleurs, de joies, d'espairs, de mélancolies, de rêves et d'oublis. J'écris en me reconnaissant *transféministe*, et je revendique un espace dans le féminisme en faisant des clivages théoriques et politiques dans la structure féministe afin de penser nos corps en alliance.

Nous, travestis et femmes transgenres, ne sommes pas des super-héroïnes qui prétendent sauver le féminisme de ses possibles erreurs historiques ou théoriques. Nous ne cherchons pas à diviser le féminisme, ou à mépriser la production existante sur le féminisme.

1. J'utilise *féminitude* et *féminité* pour montrer que toutes les identités féminines ne se reconnaissent pas nécessairement dans l'appellation « femmes ». Toutes les *féminitudes* ne sont pas féminines. Certaines femmes lesbiennes par exemple peuvent avoir une performance très masculine. Elles ne montrent pas d'elles une « féminité », pourtant elles continuent à se revendiquer comme femmes – « femmes lesbiennes ». Elles ne se reconnaissent pas dans la *féminité*, mais se reconnaissent dans la *féminitude*. En utilisant ce terme *féminitude*, j'affirme donc que toutes les femmes ne sont pas féminines, et que la *féminité* n'est pas que la femme. De même, la travesti est féminine – et pourtant, de nombreuses travestis ne se revendiquent pas femmes.

Le transféminisme offre un regard différent sur le féminisme dit « traditionnel » – comme le proposent également le féminisme noir, le féminisme lesbien, etc. Nos vécus de femmes transgenres et travestis sont de précieuses contributions pour le féminisme dans le champ des luttes politiques et des propositions théoriques.

Parler de *femmes* et de *féminités* au pluriel n'est pas qu'un simple slogan. La diversité de nos vécus et notre pluralité d'expériences demandent des théorisations et des demandes politiques différentes au sein du kaléidoscope féministe, en étant conscientes que nous sommes connectées par des structures d'oppression similaires comme le patriarcat, le machisme et le sexisme qui, tout au long de l'histoire, ont subjugué socialement les vécus féminins.

Le transféminisme fait partie intégrante du féminisme ; il représente une possibilité de repenser les relations de sexe-genre-désir² et de pluraliser les sujettes du féminisme afin de dépasser les universalités et les essentialismes qui limitent la liberté de performance des genres.

2. Judith Butler, dans *Trouble dans le genre*, parle des femmes comme des *sujets de sexe-genre-désir* : il y a une relation d'obligation entre la naissance avec certains organes génitaux, le développement d'une identité de genre féminine ou masculine, et la réciprocité que doivent avoir ce féminin et masculin. J'élargis ici son concept en parlant de *relations de sexe-genre-désir*, pour montrer l'injonction cisgenre et hétéronormative du désir : le CIStème nous pousse à désirer le genre et sexe opposé.

Travesti ou transgenre ?

Faisons une pause, à la demande de mon éditrice et traductrice française. Qui est tombée de sa chaise en lisant *travesti*, et m'a aussitôt écrit : « Leticia, en France on ne dit plus *travesti*, c'est extrêmement péjoratif ! Tu m'autorises à mettre *transgenre* à la place ? »

Voici donc ma réponse :

Je comprends certaines réserves lexicales : le mot « travesti » vient du verbe « se travestir », qui signifie dans le langage courant « se déguiser », « se faire passer pour ». C'est comme si nous nous faisons passer pour quelqu'un. Cela renforce encore une fois l'idée que la cisidentité¹ est intacte, naturelle, et c'est nous qui nous « travestissons » en un autre genre. Pourtant, et j'y reviendrai au cours du livre, nous ne sommes pas les seules à « passer » par un autre genre, vu que tous les genres sont artificiels.

Bruna Benevides a écrit un texte proclamant que « travesti » n'est pas un verbe :

« Un mot féminin, un substantif féminin, et jamais un verbe qui soumet et infériorise. »²

Précisément pour contester cette idée selon laquelle nous nous « travestissons », nous sommes des hommes déguisés en femmes. J'en profite pour préciser qu'au Brésil, « travesti » est un terme exclusivement réservé aux femmes (ou plutôt aux identités de genre féminin, puisque certaines travestis ne se consi-

1. Type d'identité de genre où le genre ressenti d'une personne correspond au genre assigné à sa naissance ; la personne est alors cisgenre ou cissexuelle (abrégé en *cis*). (N.d.T.)

2. En français, nous ne l'accordons donc pas en genre (dire *une travestie* pourrait porter à confusion avec le participe passé du verbe *travestir*) ; nous l'accordons seulement au pluriel : *une travesti, des travestis*. (N.d.T.)

dèrent pas comme femmes). On ne dit donc pas *le* travesti, on ne fait pas référence à l'homme travesti ou à l'homme transgenre comme travesti. Les travestis sont toujours des identités féminines.

J'ai bien conscience que le terme *transgenre* est aujourd'hui majoritairement utilisé dans le Nord global – mais pas dans les Suds. L'identité travesti est une identité latino-américaine qui a une grande force sur le continent, et notamment au Brésil. *Travesti* est une identité brésilienne et latino-américaine.

Travesti était un terme utilisé autrefois aux États-Unis – rappelez-vous la marche de Marsha P. Johnson, Sylvia Rivera et Stormé Delarvarie [qui ont initié les émeutes de Stonewall, en 1969]. Elles ont ensuite fondé la STAR, *Street transvestite Action Revolutionaries* : elles se considéraient donc comme des travestis. C'est pour cela que je considère que l'utilisation du terme *transgenre* efface l'histoire de celles qui ont commencé le mouvement.

Aujourd'hui, quand les travestis des mouvements sociaux décident d'utiliser ce terme, elles le font pour contester une autre forme d'appellation. Elles disent : « Attendez, ce n'est pas vous qui allez dire qui nous sommes ! Autrefois, vous nous appeliez *travestis* et c'était une insulte. Vous trouvez que c'est vulgaire ? Pas nous. Nous sommes fières d'être travestis, nous sommes fières de notre ancestralité qui vient de la rue. Et en plus, ce sont nous, les travestis des rues, qui avons initié le mouvement trans* et avons été les plus actives aux débuts du mouvement LGBT. »

Ainsi, mettre en avant notre identité travesti, c'est reconnaître comment nous étions historiquement re-

connues. Nous, travestis plus jeunes, reconnaissons le travail des sœurs qui nous ont précédées, celles à qui l'on jetait à la figure l'insulte *travesti*, *travelo*. En assumant cette identité, nous voulons faire passer un message politique. Quand je dis : « Je suis professeure d'université et travesti », je veux que les gens se disent : « Tiens, cette travesti qu'on insultait dans la rue dans les années 1970, aujourd'hui il y en a une qui est professeure à la fac ! ». Nous n'avons pas besoin de changer et d'*hygiéniser* notre identité pour être reconnues comme personnes ayant une identité politique et une identité de genre.

Nous, travestis, ressentons ce concept de « femme transgenre » comme une imposition universitaire. La transidentité gagne en puissance à l'université (et c'est tant mieux), et fait référence à une série d'expériences. Certes, la femme transgenre représente aussi bien la travesti que la transsexuelle, mais nous ressentons cela comme un effacement de notre identité travesti. Ce terme, *transgenre*, est un terme parapluie qui hygiénise nos identités, comme si être travesti, c'était moche – alors iels changent le terme, utilisent *transgenre* qui est un joli mot, un mot que l'université aime, un mot élégant ; ce n'est pas un mot sale, vulgaire, de la rue – mais nous sommes des enfants de la rue. Celles et ceux qui veulent nous appeler transgenres ne nous ont jamais bien reçues. Nous étions et sommes toujours celles des rues, nous-mêmes.

Je suis travesti et je resterai travesti !



À partir des années 1990, l'identité travesti est devenue une véritable identité de genre. C'est d'ailleurs dans les années 1990 qu'a eu lieu un débat au sein du mouvement travesti au Brésil. Lors de sa création, la première association de travestis n'avait pas inclus « travesti » dans son nom car elle en voyait toute la charge péjorative. Puis des militantes ont protesté contre cette hygiénisation : « Nous sommes travestis, oui, et fières de l'être ! ». Et le nom de l'association a changé pour devenir l'ANTRA (Association des travestis et transsexuels). Au Brésil aussi, il y a donc eu des tentatives de nous « nettoyer » avec un vocabulaire hygiénisé, mais iels ne l'ont pas emporté, et les travestis ont gagné. Ce nom est notre reconnaissance. Travestis, oui !

Les travestis s'insèrent dans le débat sur la multiplicité du genre – ou, comme certains disent, le « troisième genre ». Personnellement, je n'aime pas beaucoup cette expression, *troisième genre*, car il me semble que l'on retombe dans une nouvelle classification : il y aurait le premier genre masculin ; puis le deuxième genre féminin ; et le troisième genre, qui serait une *travestilité*¹. La *travestilité/transvestidentité* n'est pas un troisième genre : c'est un *autre* genre, au-delà du genre masculin et féminin cisgenre institué.

Demandez à des travestis au Brésil : « Te sens-tu homme ? » Elles vous répondront non. « Te sens-tu femme ? » Elles vous répondront non. « Qu'est-ce que

tu es, alors ? » « Travesti ». Travesti est une dénomination qui peut se suffire à elle-même. Mais d'autres (comme moi) vous répondront différemment : je me considère comme *femme travesti*. Dire que je suis « femme » serait insuffisant pour décrire mon identité, car c'est un terme trop associé à la cisidentité. Je pourrais me décrire comme *femme transgenre* – mais comme je l'ai dit, je préfère me déclarer femme travesti et positiver ce terme.

Mais je ne fais pas consensus ! Certaines disent que c'est un contresens de dire que la travesti est une femme. « Pourquoi ne te qualifies-tu pas simplement de travesti ? » me demande-t-on parfois. Je leur réponds que j'estime important d'établir un dialogue critique avec la féminitude. Tout mon parcours, y compris d'écriture, reflète cette négociation. Politiquement, au sein d'une épistémologie féministe, je me reconnais comme femme travesti. Mais je comprends que la travestilité puisse être un autre genre. Un genre propre, un genre originel, et non une identité qui naîtrait à partir d'autres identités genrées imposées par la colonialité : le fait d'être un homme ou une femme.

Il me semble important, politiquement, de définir d'autres identités au sein de la féminitude et de la masculinité, et de les amplifier, afin de progressivement pulvériser l'idée d'homme et de femme. Mon rêve est, qu'à l'avenir, nous ayons une société avec une telle diversité dans les identités genrées que cela n'aura plus de sens de se dire *homme* ou *femme*. Une utopie agenre d'une société sans genre...

1. C'est une façon de parler des identités, des genres et des corporalités de la transidentité. Certain-es utilisent également le terme *transvestilité* (*transvestidentité*), formé de *trans* (de transgenre) et de *vesti* (de travesti) pour regrouper toutes les façons d'être homme ou femme trans* – homme ou femme transgenre, travesti, homme ou femme transsexuel-le, etc.

Le transféminisme : un défi aux féminismes

Le transféminisme est un courant théorique et politique lié aux féminismes, lesquels se divisent en plusieurs courants à cause de l'impossibilité à continuer à parler de *la femme* au singulier, dans une condition universalisante, laquelle serait la seule sujette du féminisme. Il faut *localiser* les sujettes pour favoriser la dimension plurielle des vécus. La philosophe états-unienne Sandra Harding souligne d'ailleurs l'instabilité des catégories analytiques au sein du féminisme :

« Penser que le féminisme puisse aboutir à une théorie globale, à un paradigme de la "science normale" avec des postulats conceptuels et méthodologiques acceptés par toutes les féministes est une illusion. Les catégories analytiques féministes devraient être instables — dans un monde instable et incohérent, les théories consistantes et cohérentes sont des obstacles à notre connaissance et aussi à nos pratiques sociales. »¹

Nous, féministes, devons utiliser les dissonances comme tactiques pour produire des épistémologies permettant de problématiser les réalités sociales dans lesquelles nous sommes insérées. Nos divergences peuvent permettre de comprendre des contextes qui sont étrangers aux modes d'oppression que nous vivons. On a beaucoup cherché à trouver des points communs entre les féminismes, mais je pense que nous apprenons principalement des différences.

Je me souviens de la première fois où j'ai lu

1. HARDING, Sandra. « L'instabilité des catégories analytiques de la théorie féministe », *Multitudes, Futur Antérieur* 4/5, 1990/91.

Monique Wittig¹. J'ai découvert comment les lesbiennes comprenaient leur vécu au sein du camp féministe, et j'ai alors compris le besoin de questionner l'hétérosexualité comme régime de vérité intrinsèque aux oppressions de genre. Je me rappelle également avoir été accro à la série *The L Word*, que j'avais regardée en mode marathon. Cette production a changé complètement ma façon de percevoir mes amies lesbiennes.

En tant que femmes, nous devons développer notre réseau de dialogues et percevoir la pluralité de nos singularités – sans le faire de façon exotique ou invasive. Je dis cela car ce n'est ni bien élevé ni respectueux, sous couvert de curiosité ou de rapprochement avec le transféminisme, de nous questionner sans arrêt sur nos organes génitaux, sur « l'avant et l'après », sur nos préférences sexuelles, et autres questions qui ne sont absolument pas pertinentes. Ces pratiques, que je qualifie ironiquement de style *Discovery Channel*, sont à proscrire.

Ce que je suggère aux femmes – à toute personne, à vrai dire – qui souhaitent se familiariser avec le transféminisme est de commencer par lire nos productions. Il est important de reconnaître, de valoriser et de faire savoir que nous, femmes transgenres et travestis, sommes aussi productrices d'épistémologies. C'est bien sur cela que porte en premier lieu le transféminisme : un mouvement épistémologique et politique fait *par* et *pour* des femmes transgenres et travestis. Nous ne sommes pas des exemples exotiques

1. WITTIG, Monique. « On ne naît pas femme », *Questions Féministes*, n° 8, 1980.

de dissidences de genre, servant d'objet aux études de chercheur-es et autres curieux-ses.

Le transféminisme demande au féminisme d'inclure les vécus des travestis et des femmes trans. Or, historiquement, le féminisme nous a exclues par ses discours transphobes, s'abstenant la plupart du temps de produire un quelconque type de connaissances sur nos vécus, sous l'excuse que nous serions, « en vrai », des hommes². Le transféminisme a donc commencé à produire des savoirs féministes localisés socialement, faits par et pour des femmes transgenres et travestis, et s'est peu à peu imposé comme un courant du féminisme, afin d'agir politiquement en son sein et de penser ses propres épistémologies.

Jaqueline Gomes de Jesus et Hailey Alves soulignent la relation entre théorie et pratique :

« Le féminisme transgenre peut être compris aussi bien comme une philosophie que comme une *praxis* autour des identités transgenres qui vise la transformation des féminismes. »³

Historiquement, les féminismes sont des luttes politiques organisées qui visent à garantir des droits, et qui constituent également un dense réseau de productions épistémologiques sur les oppressions de genre vécues dans la société.

2. KAAS, Hailey. « Similaridades e divergências entre as correntes Feminista Tradicional/Mainstream e o Transfeminismo », in BENTO, B. ; SILVA, A. V. F. *Desfazendo gênero : subjetividade, cidadania, transfeminismo*. Natal : EDUFERN, 2015.

3. JESUS, Jaqueline Gomes de ; ALVES, Hailey. « Feminismo transgênero e movimentos de mulheres transexuais », *Revista Cronos*, v. 11, n° 2, 2012.

Hailey Kaas revient sur la relation des femmes transgenres et travestis – les personnes trans*, plus globalement – avec le mouvement LGBT (qui s'appellera ensuite LGBTQIA+)¹. Celles-ci critiquaient la place marginale qu'elles occupaient dans la construction des politiques LGBTQIA+, qui ont historiquement privilégié les revendications des hommes gay, blancs, de classe moyenne, minces et sans handicap. En outre, les demandes des populations gays et lesbiennes sont essentiellement tournées vers l'orientation sexuelle, alors que celles des personnes trans* sont tournées vers les questions de genre et d'identité de genre². Ces dissonances et le manque de représentativité ont contribué à la marginalisation des populations trans* et travestis au sein des mouvements LGBTQIA+. Pourtant, malgré le mépris des mouvements LGBTQIA+ vis-à-vis des demandes spécifiques de la population trans*, les hommes et femmes transsexuel·les et les travestis se sont toujours engagés dans ces mouvements.

Le transféminisme, désireux de bâtir une coalition stratégique et non de fragmenter, surgit donc comme un autre front de lutte pour agir contre le sexisme, l'homophobie et bien sûr la transphobie, et demander des politiques spécifiques de reconnaissance du groupe trans*.

Kaas veut s'inspirer des mouvements féministes,

qui ont mis en place des politiques d'empouvoirement (*empowerment*) des femmes cis en les plaçant au centre de la lutte : ce modèle d'organisation lui semble utile pour faire entendre les demandes des personnes trans*, qui revendiquent des politiques de reconnaissance de leurs identités de genre.

Dans la pratique, les mouvements transféministes ont commencé à reconnaître et à valoriser la production de connaissances et la mobilisation politique des travestis et des femmes trans* comme tactique de résistance, à l'exemple de ce que le féminisme avait fait.

Les femmes transgenres et travestis se sont peu à peu intégrées au sein du féminisme – dans le cas brésilien, à partir de 2005, à l'occasion de la 10^e rencontre féministe latino-américaine et caribéenne, organisée au Brésil. Thiago Coacci raconte ainsi que, dans la période qui a précédé cette rencontre, la tension était vive car les mouvements trans* n'avaient pas été invités, malgré leur demande. Le vote sur la participation ou non des femmes transgenres et travestis aux futures rencontres avait néanmoins été placé à l'ordre du jour de la séance plénière finale. Les jours précédant cette plénière, il y a eu des conversations à bâtons rompus entre féministes et femmes trans*. Certaines féministes *mégenraient* délibérément les femmes transgenres et travestis – c'est-à-dire insistaient à parler d'elles au masculin. On voit bien les tensions qui surgissent autour de qui peut ou ne peut pas être sujette du féminisme. Mais la décision, votée *sans* la présence des femmes transgenres et travestis, a finalement été favorable à leur participation aux prochaines éditions de ces rencontres féministes

1. KAAS, Hailey. « Introdução ao Transfeminismo », Blog *Transfeminismo*, 1^{er} août 2012.

2. VIEIRA, Helena. « O transfeminismo como resultado histórico das trajetórias feministas », in : HOLLANDA, Heloísa Buarque de (éd.). *Explosão feminista*. São Paulo : Companhia das Letras, 2018.

latino-américaine et caribéenne¹.

Grâce à cette décision favorable, les femmes transgenres et travestis ont été reconnues comme sujettes du féminisme et reconnues dans leurs féminités et leurs féminités. Cependant, cette participation est loin de faire consensus. Des discours transexcluants circulent encore violemment sur les réseaux sociaux, dans des publications et débats².

Historiquement, ce sont donc le manque d'accueil initial du mouvement féministe et le manque d'empathie des mouvements LGBTQIA+ qui ont mené à la construction du transféminisme³.

« C'est dans le cadre du renforcement national du mouvement transgenre, avec la graduelle conscientisation politique de la population trans, la reconnaissance de la résistance historique des personnes transgenres brésiliennes, surtout les travestis, et le rapprochement effectif de ce mouvement avec le féminisme théorique et pratique, que le concept de "féminisme transgenre" ou "transféminisme" a commencé à être adopté. »⁴

Pour Jaqueline Gomes de Jesus, qui a étudié les origines du transféminisme au Brésil, Internet a été,

1. COACCI, Thiago. « Encontrando o transfeminismo brasileiro : um mapeamento preliminar de uma corrente em ascensão », *História Agora*, São Paulo, n° 15, p. 134-161, 2014.

2. Pour preuve en France, au début de l'année 2020, la polémique initiée par l'activiste féministe Marguerite Stern (à l'initiative des collages dénonçant les féminicides et les violences sexistes), qui a publié une série de tweets puis une tribune largement relayée mettant en cause la place des personnes trans dans les luttes féministes. (*N.d.T.*)

3. KAAS, Hailey. « Similaridades e divergências entre as correntes Feminista Tradicional/Mainstream e o Transfeminismo ». In BENTO ; SILVA, *op. cit.*

4. JESUS, Jaqueline Gomes de ; ALVES, Hailey. *Op. cit.*

et est encore, un espace essentiel des débats transféministes, avec ses pages et blogs communautaires⁵ ; sans oublier l'espace concédé aux thèmes transféministes sur les pages de blogueuses féministes et noires. L'espace virtuel est donc un important dispositif de diffusion des idées transféministes, comme l'illustre le récit de Leda Ferreira :

« Heureusement que j'ai été en contact sur Internet avec des personnes trans* qui m'ont aidée. Par exemple les personnes du blog *Transfeminismo*. J'ai beaucoup appris avec elles. La principale chose que j'ai apprise, et qui m'a beaucoup aidée, c'est que TOUS LES CORPS TRANS* SONT BEAUX. La notion de *body positive* adaptée à la réalité des personnes transgenres. L'idée que ce qui fait un homme ou une femme n'est pas exclusivement son anatomie. »⁶

Ces mots apportent beauté et force aux productions des femmes transgenres et travestis. Premièrement, par la sororité comme tactique féministe de soutien et de résistances collectives. Doutant de son corps, Leda a été soutenue par une communauté virtuelle, où elle a trouvé accueil et apprentissage. Deuxièmement, son récit montre la production et la circulation des savoirs : Leda, à partir de ses apprentissages, a écrit un texte publié sur la page du blog

5. De nombreuses femmes transgenres et travestis utilisent la plateforme numérique Medium ; citons également au Brésil la page Facebook et le blog *Transfeminismo* (créés et gérés par Beatriz Bagagli, Hailey Kaas, Viviane Vergueiro Simakawa, Nicholas Athayde-Rizzaro et Luc Athayde-Rizzaro).

6. FERREIRA, Leda. « O que o transfeminismo significa para mim », Blog *Transfeminismo*, 30 janvier 2013.